

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 286 — SAMEDI, 26 OCTOBRE 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

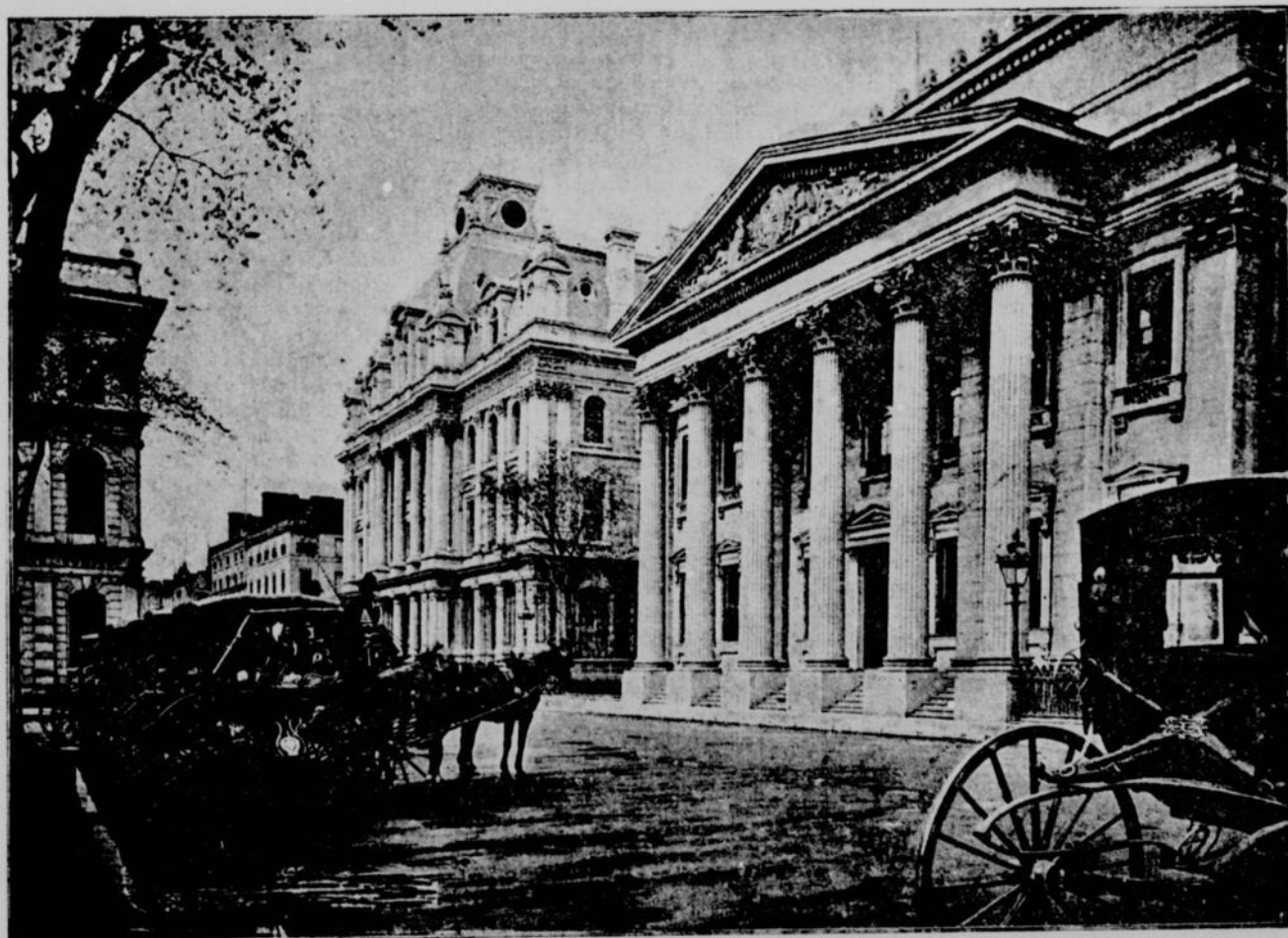
ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. LOUIS-AIMÉ GÉLINAS

Photographie Quériv Frères. — Gravure par Armstrong



MONTRÉAL. — LA BANQUE DE MONTRÉAL ET LE BUREAU DE POSTE

Photographie Parks. — Gravure par Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 26 OCTOBRE 1889

SOMMAIRE

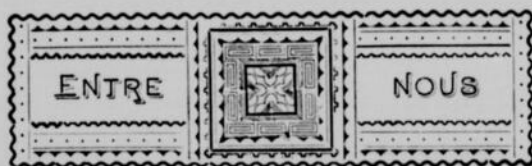
TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonnier. — Après la guerre, par Charles Aneau. — Un hiver au Cambodge (avec gravure). — Etymologies, par Hector Servadee. — Poésie : A seize ans, par Elise. — Revue générale, par G. A. Dumont. — Nos gravures : Feu M. Louis-Aimé Gélinas ; La Banque de Montréal et le Bureau de Poste. — Notes historiques. — Primes du mois d'octobre. — Carnet de la cuisinière. — Choses et autres. — Feuilleton : Les Mystères de Panama.

GRAVURES : Portrait de feu M. Louis-Aimé Gélinas. — Montréal : La Banque de Montréal et le Bureau de Poste. — Salon de 1889 : Les apprêts du Colin-Maillard. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

| | |
|------------------|-------|
| 1re Prime | 50 |
| 2me " | 25 |
| 3me " | 15 |
| 4me " | 10 |
| 5me " | 5 |
| 6me " | 4 |
| 7me " | 3 |
| 8me " | 2 |
| 88 Primes, à \$1 | 88 |
| 94 Primes | \$200 |

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



* * La dernière fois que j'ai visité le pénitencier de Saint-Vincent de Paul, un des gardiens, après m'avoir montré les principaux pensionnaires de ce lieu peu récréatif, et raconté les hauts faits de ces notabilités du crime, ajouta d'un ton sentencieux :

— Ah ! monsieur, s'ils avaient voulu...

— Je comprends... S'ils avaient voulu, ils n'auraient ni assassiné, ni volé, et il est assez probable qu'ils ne seraient pas ici.

— Ce n'est pas seulement ça, monsieur ; mais si vous les connaissiez, si vous les entendiez parler de toutes sortes d'affaires, de politique même, vous diriez comme moi, ils auraient pu être n'importe quoi, marchands, banquiers, députés... un tas de choses enfin...

— Oui, mais ils n'ont pas voulu.

— C'est ça, ils n'ont pas voulu.

Ah ! mon brave gardien que vous êtes naïf de croire que ces gens-là auraient pu devenir tout ce que vous dites. Mais c'est précisément parcequ'ils n'ont pas pu prendre la bonne voie qu'ils sont entrés dans la mauvaise.

C'est parcequ'ils n'ont jamais compris, que mieux valait être honnête homme que bandit, qu'ils en sont arrivés à être mis au ban de la société.

Si ces gens-là vous paraissent si intelligents, ce n'est que par comparaison ; ce n'est que parce qu'ils sont devenus forçats, que vous remarquez chez eux un certain vernis que vous prenez pour des qualités étonnantes et que vous ne remarquez pas chez les autres, ceux qui se conduisent bien.

Intelligents, non, pas autant que vous le dites et que vous le croyez, mais c'est surtout le sens moral qui est perverti chez eux.

Ce qu'ils n'ont pas voulu, c'est vivre honnêtement, travailler comme tout le monde et se conduire honorablement, voilà ce qu'ils n'ont pas voulu.

Mais de là à avoir pu prendre place dans les rangs des premiers citoyens, se conquérir une belle position dans le monde, j'en doute, et j'aime mieux croire à l'infériorité intellectuelle des forçats plutôt qu'à leur supériorité.

* * S'ils avaient voulu ! quelle gasconade ! et comme elle vient à point pour vous redire la mirololante fantaisie de Nadaud :

SI LA GARONNE AVAIT VOULU !

Si la Garonne avait voulu
Lan urlu !
Quand elle sortit de sa source,
Diriger autrement sa course
Et vers le Midi s'épancher,
Qui donc eût pu l'en empêcher ?
Tranchant vallées, plaines et montagne.
Si la Garonne avait voulu
Lan urlu !
Elle allait arroser l'Espagne.

Si la Garonne avait voulu
Lan urlu !
Pousser au Nord sa marche errante,
Elle aurait coupé la Charente,
Coupe la Loire aux bords fleuris,
Coupe la Seine dans Paris,
Et moitié verte, moitié blanche,
Si la Garonne avait voulu
Lan urlu !
Elle se jetait dans la Manche.

Si la Garonne avait voulu
Lan urlu !
Elle aurait pu boire la Saône,
Boire le Rhin après le Rhône ;
De là, se dirigeant vers l'Est,
Absorber le Danube à Pesth,
Et puis ivre à force de boire,
Si la Garonne avait voulu
Lan urlu !
Elle aurait grossi la mer Noire.

Si la Garonne avait voulu
Lan urlu !
Elle aurait pu, dans sa furie,
Pénétrer jus-qu'en Sibirie,
Passer l'Oural et le Volga,
Traverser tout le Canada,
Et, d'Atlas déchargeant l'épaule,
Si la Garonne avait voulu
Lan urlu !
Elle aurait dégelé le pôle.

La Garonne n'a pas voulu
Lan urlu !
Humilier les autres fleuves ;
Seulement pour faire ses preuves
Elle arrondit son petit lot :
Ayant pris le Tar et le Lot,
Elle confisqua la Dordogne.
La Garonne n'a pas voulu
Lan urlu !
Quitter son pays de Gascogne

Oui, mais la Garonne n'a pas voulu.

* * C'est comme Sullivan... s'il avait voulu faire autre chose que de cultiver le coup de poing ! Mais, je me trompe, il a voulu, il a essayé dernièrement de se lancer dans la vie politique. Des amis lui ont fait comprendre qu'il avait peu de dispositions pour ce genre d'exercice.

Maintenant, John L. est fatigué de l'inaction dans laquelle il croupit depuis trois mois ; il a des fourmis dans les poings, il veut se battre contre n'importe qui, mais il veut se battre quand même, quitte à héberger, nourrir et blanchir celui qui consentira à se faire noircir les yeux par lui.

C'est une idée fixe chez lui.

En temps de guerre je comprendrais cette soif de coups à donner et à recevoir, mais en pleine paix cela est moins explicable.

Pendant la commune, alors qu'on ne parlait que de coups de fusil dans et autour de Paris, la fièvre de bataille hantait bien des cerveaux, et Ludovic Halevy, dans ses *Notes et Souvenirs*, en cite un exemple des plus frappants.

Il se trouvait à Versailles, chez un magistrat de ses amis qui faisait subir un premier interrogatoire aux prisonniers que l'on amenait devant lui :

C'est le tour d'un jeune homme... vingt deux ou vingt-trois ans... on l'interroge :

— Où alliez-vous ?

— A Paris.

— Pourquoi faire ?

— Pour avoir des nouvelles de ma tante... je n'en avais pas depuis le siège...

— Et vous choisissez le moment où l'on se bat... Dites donc la vérité... Vous alliez à Paris pour vous battre.

— Eh bien ! oui, c'est vrai. C'était mon idée de me battre, d'être de cette affaire là... J'ai voulu m'engager dans la troupe à Versailles... On n'a pas voulu de moi... ou plutôt on m'a dit : " C'est bien, mais on va vous envoyer au dépôt, à Limoges ". C'était pas mon affaire, puisque je vou-

lais me battre... Alors je me suis dit : je vais aller m'engager à Paris... Là on me prendra tout de suite, et je me battrai...

— C'est absurde ce que vous dites là, on ne se bat pas indifféremment d'un côté ou de l'autre. Vous êtes pour ou contre la Commune.

— Moi, je suis pour ou contre rien du tout... Ça m'est bien égal tout ça. J'avais envie de me battre, voilà tout, ça m'ennuyait de végéter dans mon magasin, de ne pas être mêlé à l'histoire de mon pays... Il y a plus de six mois qu'on vit à Versailles au milieu de la guerre et du canon. Ça m'a donné des idées de bataille. Qu'est-ce que vous voulez ? On a la tête un peu à l'envers dans des temps pareils... Je voulais avoir fait quelque chose, avoir quelque chose à raconter plus tard.

On fouille ce jeune homme : on trouve dans une des poches un petit calepin.

Le magistrat ouvre le carnet et lit à haute voix :

Les Versaillais ne veulent pas de moi, et moi je veux me battre... Bataille !... Bataille !... Vite le son du canon !... Je pars... je vais me battre pour la Commune, mais si je suis tué je ne veux pas mourir...

— Qu'est-ce que ça veut dire : *Si je suis tué je ne veux pas mourir ?*

— Je ne sais pas, ça n'a pas de sens, je n'ai pas dû écrire cette phrase là. Je n'écris pas de choses qui n'ont pas de sens... Ah ! je me rappelle... Tournez la page, monsieur le commissaire, tournez la page.

Le commissaire tourne la page et trouve ces deux mots qui achevaient sa pensée : *...sans gloire.*

— Ah ! à la bonne heure, s'écrie le jeune homme... La voilà complète, ma phrase.

Il est évidemment charmé de sa phrase, et il répète avec une intonation dramatique :

— Je ne veux pas mourir sans gloire.

John L. Sullivan ne veut pas non plus mourir sans gloire, et comme il n'y a aux Etats-Unis, ni Commune ni armée de Versailles,—pour le moment, du moins,—et que la politique n'a pas voulu de lui, il en est revenu à ses premières amours, aux coups de poing.

Il rêve bataille, et comme ce pauvre diable dont je vous redissais tout à l'heure l'histoire, *il ne veut pas mourir sans gloire !*

Voilà pourquoi il a lancé un défi à l'univers, et peut être même en d'autres lieux ; rien n'est impossible à ce professeur.

Prions Sa Majesté le Bon Sens,—je ne voudrais pas mettre Dieu dans cette affaire—pour qu'il se fasse casser les reins au plus tôt, afin qu'on n'en parle plus, après quoi on dira de lui aussi : Ah ! s'il avait voulu...

* * Cette griserie qui nous monte à la tête pendant les époques mouvementées existe partout, dans notre Canada paisible et légèrement paralysé, tout comme ailleurs.

Ne voit-on pas, quand arrivent les élections générales, nombre de gens, bâtis pour faire des députés comme moi pour être pape, s'obstiner à vouloir poser leur candidature afin d'être mêlés, eux aussi, à l'histoire de leur pays.

Il y a trois ans, un de mes amis, bon garçon au demeurant, mais qui n'a pas sur lui un pouce carré de étoffe qu'il faut pour faire un homme politique, s'était mis en tête de se présenter quand même, quoique aucun parti ne voulait prendre la responsabilité d'une telle aventure.

— Mais, enfin, lui dis-je, quelle raison vous pousse à vouloir faire de la politique alors que vous savez n'avoir aucune chance de succès ? pourquoi voulez-vous présenter ?

— Un tel se présente bien !

— Ce n'est pas une raison. Si un tel fait une sottise il n'est pas nécessaire de l'imiter.

— Moi, j'ai des titres... J'ai été zouave pontifical...

— Vous devenez ébouriffant, mais de ce que vous avez défendu très courageusement, j'aime à le croire, une cause que vous avez épousée avec beaucoup d'énergie, il ne s'en suit pas que vous deviez fatalement être un des soixante-cinq représentants du pays. A votre compte il faudrait même augmenter le nombre des députés pour faire place aux anciens soldats de Charette.

— Tout ce que vous me dites ne me convaincra

jamais que je n'ai pas plus de droits que celui qui se présente.

On eut toutes les peines du monde à le décider à se tenir en repos, mais il fallut, le jour de la nomination, subir de sa part un long discours dans lequel il célébrait sur tout ses vertus et ses éminentes qualités de guerrier et d'homme d'état. On lui fit un succès d'estime.

* * Les Etats-Unis sont toujours le pays des surprises.

Il y a un an environ, tous les efforts des spéculateurs se sont portés vers une partie de la vallée du Sacramento, et ils réussirent à attirer de ce côté l'attention du public.

Pendant quelques mois, ce fut une fièvre incroyable, des milliers de personnes se portèrent vers ce pays où l'on faisait fortune en huit jours, des villes furent projetées, d'autres sortirent de la plaine déserte, tout alla bien jusqu'au jour où l'on ouvrit les yeux.

À force de faire mousser ce nouveau pays de cocagne, on s'aperçut qu'il n'y avait rien de solide et tout le monde s'en alla.

Aujourd'hui, les soixante villes de cette contrée n'ont en tout qu'une population de 2,351 habitants ; certaines d'entre elles ne contiennent pas un seul habitant, mais la liste suivante est assez significative :

Borden City : Pas un seul habitant.

Chicago Park : Un habitant, le gardien de l'hôtel principal.

Carlton : Pas un habitant.

Manchester : do do

West Glendale : do

Sunser : Un habitant. C'est, comme dans le cas cité plus haut, le gardien d'un grand hôtel qui a coûté fort cher et abandonné aujourd'hui.

Dans ces villes inhabitées, nées d'hier, on ne voit que rues commencées, trottoirs inachevés, égoûts à moitié posés, lampes électriques pendantes, échafaudages branlants, etc., etc.

De temps à autre on rencontre aussi dans la plaine des bouts de chemins de fer commencés, des ponts, des viaducs, des remblais qui ne seront jamais finis, et rien n'est plus étrange que de voir ce désert où l'homme a fait un essai de civilisation aussitôt disparu.

* * Vers la fin de la semaine dernière, un mauvais farceur quelconque a fait courir le bruit de la mort de l'honorable M. G. Duhamel qui, Dieu merci, se porte à merveille.

La nouvelle colportée à la hâte fit naître un concert de louanges à l'adresse du pseudo défunt et chacun, ses adversaires mêmes, se faisait un devoir de rendre hommages aux qualités éminentes de cet homme de talent, frappé dans toute la force de l'âge, qui avait rendu tant de services, qui était... qui devait... etc., etc.

Bref une oraison funèbre à faire envie...

Quelques heures plus tard on apprend que le ministre est en très bonne santé.

—Ah !... il est en très... mais alors il n'est pas... oh !... oh alors...

Alors ?

Un peu plus je crois que quelques uns auraient ajouté :

—Mais, alors, je retire tout ce que j'ai dit de bien de lui....

Old, old story !

Leon Liden

Les livres sont le contraire des canons ; moins ils sont longs et lourds, plus ils ont de portée.—G.-M. VALTOUR.

Ne pas avoir été républicain à vingt ans, c'est faire douter de son cœur ; continuer à l'être passé trente, c'est faire douter de son intelligence.—A. BATHIB.

Le pédant est celui qui, au tiers ou au quart de la route, se déclare arrivé au bout du voyage et est arrivé, en effet, au bout de son mérite.—A. GAU-
DIER.

Promenade à travers l'Exposition Universelle

« Cette galerie-passage n'est pas moins remarquable par les richesses qu'elle renferme : une œuvre gothique d'orfèvrerie ; le pavillon de la porcelaine d'Haviland ; un carré consacré aux bronzes du fondeur bien connu Thiédaut ; kiosque de la soierie lyonnaise ; plus loin un véritable monument de cuivre, formé de hauts tuyaux et d'hémisphères de cuivre rouge et terminé par un soleil à rayons de cuivre jaune. Enfin, une statue très élancée de l'Archange Michel, en bronze.

La largeur de cette galerie est de 100 pieds,—la longueur : de 570 pieds,—la hauteur : de 100 pieds.

Lorsqu'on poursuit son chemin dans la galerie médiane des Industries diverses, on arrive, avouons dit, au Palais des Machines, mais c'est en passant par un nouveau vestibule, moins important, moins élevé que celui du Dôme, mais brillamment orné, lui aussi, de panneaux en relief et de grandes peintures.

Ce vestibule est ouvert par une calotte vitrée, à peine bombée, presque plate : les vitraux de ce plafond nous montrent, avec des couleurs de lanterne magique, différents emblèmes légers d'agriculture, pendus en grappes : des branches de cerisier, des tiges de blé, des pampres, etc. Quatre arceaux, disposés en carré, supportent cette voûte circulaire. Aux angles laissés par la courbe des arceaux, se voient quatre peintures allégoriques : chacune composée d'un personnage aérien, escorté de deux amours ; l'un de ces personnages qui planent dans les airs est un forgeron qu'on est un peu étonné de trouver si haut, voltigeant avec tant de légèreté, tandis qu'il est prêt à frapper de son énorme marteau sur une enclume tenue par un des amours ; le pauvre enfant va recevoir là une terrible secousse ! Mais le génie a des ailes et des grâces d'état, et la métallurgie d'ailleurs a fait tant de progrès qu'elle peut bien s'élever ainsi dans les nues. Vulcain remontant aux cieux ! Pourquoi pas ? Cette allusion à la tour Eiffel me paraît, au contraire, des plus heureuses.

Sous la voûte, on remarquera une grande fontaine en fonte, d'où s'élancent deux énormes chevaux marins : elle est sortie des ateliers de MM. Gaget, Gauthier et Cie. L'utilité de ce vestibule,—car il n'est pas seulement pour le plaisir des yeux, il sert à quelque chose,—est de contenir deux escaliers pour arriver à la tribune des Machines ; mais l'inconvénient de cette combinaison (toute chose a un inconvénient) est de faire passer les visiteurs qui veulent rester au rez-de-chaussée, pardessus une très vaste soupenne, ce qui leur fait une entrée un peu basse et un peu sombre. Par contre (toute chose a un avantage), l'immensité de la grande nef dans laquelle ils vont pénétrer leur est un instant dissimulée et ils auront la surprise de la voir tout à coup se déployer devant eux en pleine lumière avec la féerie de ses colossales proportions.

Telle est la description que donne un témoin oculaire du grand Dôme central et du vestibule du Palais des Machines auquel nous pouvons maintenant rendre visite.

Nous y voilà donc enfin arrivés à ce fameux Palais des Machines, dont la renommée est maintenant répandue dans le monde tout entier ! Je me souviens que l'année dernière, presque à pareille époque, je livrais à votre admiration, amis lecteurs, la construction de la tour Eiffel. Je suis heureux aujourd'hui d'être appelé à faire passer devant vos yeux la description de cette autre merveille du Champ-de-Mars, qu'on appelle le Palais des Machines.

Quand on visite l'Exposition et qu'on aperçoit d'abord la tour de mille pieds, on reste tout saisi d'étonnement et de stupeur : il semble qu'on ait là, devant les yeux, le dernier mot de la science de l'ingénieur, et que rien au monde après ce spectacle ne pourrait mieux nous en faire sentir la manifestation.

Et pourtant quand on pénètre ensuite dans le Palais des Machines, on s'aperçoit que ce dernier mot n'a pas encore été dit, et qu'au siècle où nous sommes, il ne faut plus s'étonner de rien.

Figurez-vous, si vous le pouvez, une salle gigan-

tesque à la perspective infinie, une sorte de cathédrale fantastique, n'ayant qu'une seule nef, une seule voûte ; figurez-vous maintenant que cette nef ait une longueur de près de deux mille pieds ! pensez en même temps que sa largeur atteint quatre cents pieds !

Imaginez-vous que cette voûte aux proportions invraisemblables soit d'un seul jet, c'est-à-dire ne soit soutenue à l'intérieur par aucune colonne, par aucun support, par aucune de ces barres de fer enchevêtrées, qu'on voit ordinairement dans les constructions de ce genre, mais qu'elle s'élance hardiment dans l'espace et se soutienne d'elle-même et sans effort à plus de cent cinquante pieds au-dessus du sol : alors seulement vous aurez eu une petite idée de ce qu'est ce Palais des Machines.

Telles sont en effet les proportions énormes de cette construction, la plus vaste que les hommes aient jamais construites depuis le commencement du monde.

En effet, le Palais des Machines, couvre une superficie de près d'un million de pieds carrés, c'est-à-dire que le Champ-de-Mars de Montréal, depuis la rue Gosford jusqu'à la rue St Gabriel, et depuis les constructions de l'Hôtel-de-Ville et de la Cour jusqu'à la rue Craig, tiendrait plus de quatre fois dans cette salle formidable ! On a calculé que cinq cent mille personnes peuvent y tenir, et qu'une armée de 30,000 hommes et 12,000 chevaux pourraient y camper à l'aise. Et ici je vous prie de remarquer que jusqu'alors le plus vaste édifice du monde qui était St-Pierre de Rome, ne contient que 60,000 personnes.

Quelle grandeur ! Quand on pense que la grande pyramide d'Égypte ne remplirait pas la moitié du terrain recouvert par cette gigantesque toiture vitrée, et que le Colysée, le fameux cirque d'Olympie, le Parthénon d'Athènes, le temple de Karnak à Thèbes, pourraient se promener à l'aise dans cet immense édifice auprès duquel ils ne sont plus que des jouets d'enfant.

P. Jonnier

APRÈS LA GUERRE

Lorsque la paix eut été signée entre l'Angleterre et les Etats-Unis, après la guerre de 1812, plusieurs Canadiens éprouvèrent le désir de chanter en vers les exploits qu'ils venaient d'accomplir. L'un d'eux publia une chanson, sur l'air de *Dieu protège le roi*, dans laquelle je lis le couplet suivant :

Tout a fort bien été,
Tout s'est bien présenté
Pour sabrer l'ennemi.
Ça m'a remis !
On a des miliciens,
Bientôt bons tacticiens ;
Et tout ça bien conduit
Fera du bruit !

Ce n'est pas riche du tout, mais c'est amusant. Quelques années plus tard, la politique d'un certain groupe d'Anglais consistait à écraser les Canadiens ; il y avait même des Canadiens, surnommés les Chouaguens, qui se joignaient à nos adversaires. M. Neilson, ami des Canadiens, ouvrait les colonnes de la *Gazette de Québec* à nos défenseurs. L'un de ceux-ci s'exprime curieusement, en vers, dans un numéro de ce journal du mois de février 1820 :

J'entends quelquefois des faquins
Qui me prouvent les Canadiens,
Mais ce sont des vipères :
Quand il a fallu batailler
Ils n'ont cherché qu'à reculer :
Demi-tour en arrière !
Et tous ces braves citoyens,
Sont tantôt bons et tantôt siens.
Bon, bon, bon !
Le bruit du canon
Leur vaut un clistère !

Les vieilles gazettes sont toujours intéressantes. Imaginons nous la surprise d'un lecteur qui tombera, en l'année 1960, sur LE MONDE ILLUSTRÉ d'aujourd'hui ! Je ne sais s'il s'amusera à nos dépens, mais, d'avance, je le salue bien cordialement et lui souhaite longue vie et prospérité.

CHARLES AMEAL.



M. TRUPHÈME

SALON DE 1889 : LES APPRÊTS DU COLIN-MAILLARD. — TABLEAU DE M. TRUPHÈME

UN HIVER AU CAMBODGE

M. Edgar Boulanger, ingénieur des ponts et chaussées, a publié il y a quelque temps sous le titre *Un hiver au Cambodge* une relation des plus intéressantes du voyage de mission qu'il a accompli en 1880-1881. L'ouvrage est émaillé d'anecdotes piquantes, dites avec une verbe et un entrain des plus brillants. En voici un extrait curieux : le récit émouvant d'une chasse à l'éléphant qui donnera une idée de l'intérêt qu'offre la lecture de ce bel ouvrage.

Il faut être assez exercé pour reconnaître le passage d'un éléphant. Les herbes n'avaient disparu que sur la largeur d'un petit sentier, et ce sentier semblait être aussi bien battu que si tout un village l'eût foulé pendant dix ans. C'est là que la troupe avait passé en file indienne. De loin en loin une masse de fiente, comparable aux tas de boue que les cantonniers ramassent sur les routes ; ou bien une grosse branche d'arbre, qu'un de ces monstres avait arrachée avec sa trompe et écrasée sous les marteaux pilons qui lui servent de pieds.

« Les éléphants ne sont pas loin dit Hunter.

Ils doivent dormir maintenant, puisqu'ils ont voyagé de nuit, selon leur habitude. Je vais entrer dans cette forêt de sapins en suivant la piste. De votre côté, allez fouiller les bois qui couvrent la montagne. Nous nous retrouverons avant midi. »

Il fut convenu que je tirais une salve pour ordonner le ralliement vers dix heures, quand le déjeuner serait prêt. Puis Hunter ajouta :

« Deux chasseurs kouys veulent me suivre. C'est sans doute l'ivoire qui les tente. Seulement ils n'ont que deux vieux fusils à pierre qui partent une fois par semaine. Regardez les : le canon et la crosse tiennent ensemble par la grâce de ces deux ficelles. Si vous pouviez me donner Nam avec un chassepot ? »

— Oui, capitaine, fit le petit Annamite qui écoutait, n'a pas peur. Moi, connaisse beaucoup l'éléphant de Cochinchine, et puis bien tirer. »

L'escorte ayant été partagée en deux brigades, tout le monde prit le thé (la provision de café étant épuisée) et on se sépara vers sept heures du matin.

Dix heures étaient arrivées ; j'avais battu inutilement deux kilomètres de bois, jusqu'au haut de la montagne, où, par compensation, le magnifique panorama d'une nuée de forêts s'était offert à mes yeux. Nous étions redescendus. Le petit Sao avait installé la marmite sur une belle table de grès qui se détachait en surplomb du flanc de la colline, et le riz allait être cuit. Je me disposais donc à lancer du côté de mes enrégés chasseurs le signal d'appel, quand quatre détonations retentirent coup sur coup, et parmi elles je reconnus la grosse voix du fusil à balle conique, de 550 grammes.

« Il faut aller voir, dis-je à Sao. Viens ! »

Trois Cambodgiens furent préposés à la garde de la marmite, et nous marchâmes au canon avec une demi-douzaine de Kouys.

Nous allâmes longtemps dans la forêt ; longtemps, c'est à dire vingt minutes, mais les minutes me semblaient des heures. Les Kouys appelaient de toute la force de leurs poumons en poussant le cri guttural très prolongé, qui se retrouve chez beaucoup de peuplades sauvages ! Ouh ! Ouh ! Aucune réponse ne nous arrivait.

« Donne-moi mon revolver, dis-je à Sao. Nous verrons bien ! »

Je tirai les six coups en l'air. Quelques secondes après, six détonations répondaient.

Nous fîmes halte. Après deux minutes d'attente, je lâchai trois nouveaux coups. Pareille réponse ne se fit pas attendre, mais plus rapprochée que la première.

Bref, nous vîmes bientôt arriver Hunter. Il était seul ; il ne marchait pas, il galopait. Plus de chapeau, point de fusil, point de couteau de chasse. Il se laissa tomber à terre complètement anéanti.

« Qu'avez-vous ? lui criai-je. Vous êtes blessé ? »

— Non, fit-il, tout essoufflé par sa course.

— Et Nam ?

— Non plus.

— Et vos Kouys ?

— Les Kouys ?

Nous parlions en français ; les Kouys présents à cette scène ne comprenaient pas.

« Il faut renvoyer ces gens-là, continua Hunter sans répondre à ma dernière question. S'ils apprennent la chose, ils peuvent nous faire un mau-

Il était mort. A vingt pas plus loin, Nam était en train de remuer la terre et de débroussailler avec le couteau d'Hunter.

Celui-ci me prit par le bras, me conduisit derrière un grand arbre, souleva de terre une branche touffue qui semblait là par hasard, et me dit simplement :

« Voilà. »

C'étaient les Kouys. Ils étaient morts.

Mais quelle mort ! Les têtes avaient été arrachées du tronc.

« Il n'y a pas de temps à perdre, ajouta Hunter. Le mâle peut nous surprendre. Sao, va aider Nam avec ton sabre baionnette. »

Il laissa retomber la branche touffue sur les cadavres mutilés. Puis il s'approcha de l'éléphant ; je le suivis. Il regarda attentivement ses blessures ; puis, revenant aux matas :

« C'est assez. Portez la terre là, et vous remettez la branche. Faites vite et partons ! »

Il reprit son fusil double rayé sans oublier d'y glisser deux cartouches ; Nam se chargea du fusil monstre, et nous quittâmes à pas rapides ce lieu lugubre.

Une demi heure après, nous étions au campement.

« Vous avez, me dit Hunter, tout le minerai que les voitures peuvent contenir. D'autre part, vos provisions sont épuisées ; nous sommes pris au dépourvu. Il faut regagner Compong Thom au plus vite.

— Mais les Kouys que vous avez congédiés tout à l'heure, où sont ils ? »

— Les Kouys ? Je les ai envoyés à une journée d'ici pour ramasser des cailloux. Ils pourront nous y attendre longtemps.

— Mais c'est impossible !

— Impossible ? Vous ne connaissez pas ces gens-là, ni moi non plus. Si vous tenez à votre peau, croyez moi bien, il faut filer. Ce n'est pas de ma faute s'il y en a deux de morts ; mais le moyen, s'il vous plaît, de faire entendre raison à ceux qui restent ? Voici ce qui est arrivé : ces malheureux qui allaient en éclaireurs, ont surpris l'éléphant pendant son sommeil. Au lieu de me prévenir, comme je l'avais ordonné, ils ont voulu le tuer eux mêmes, à la mode cambodgienne, sans doute dans la crainte que nous ne prissions les dépouilles. Jugez un peu ! une femelle ! pas d'ivoire ; bref, l'un d'eux s'est approché sans bruit de l'arbre contre lequel la bête dormait appuyée, et à bout portant, lui a lâché son coup de fusil dans l'oreille. Le fusil a raté. L'éléphant, réveillé en sursaut les a char-

gés, et de deux coups de trompe les a décapités en moins de temps que je n'en mets à vous le dire. Heureusement encore le monstre en fureur était tellement occupé à piétiner sur les têtes qu'il ne nous a pas aperçus, Nam et moi, et qu'il a continué son chemin sans méfiance ; c'est alors que nous l'avons tué. Mais je vous jure que je suis bien guéri de la chasse à l'éléphant.

— Ainsi soit-il, lui répondis-je ; mieux vaut tard que jamais, et replions-nous en bonne ordre, puis-que vous croyez prudent de le faire.

A citer encore le passage suivant qui donne une idée de ce qu'est la piraterie chinoise dans l'Indo-Chine méridionale.

Chez tous les peuples civilisés on se débarrasse des incendiaires et on fait bien. Mais, si je n'ai pas l'intention de m'apitoyer sur leur sort, je dois vous dire qu'au Cambodge on ne met pas le feu



Une chasse à l'éléphant.—Gravure tirée de : *Un hiver au Cambodge*.

vais parti. Songez qu'en marchant jour et nuit, il nous faudra trois journées pour rentrer au Cambodge.

— Mais enfin, qu'y a-t-il ?

— Vous saurez cela bientôt. Donnez leur à chacun une piastre ; je vais leur dire ce qu'il faut. »

L'exaltation d'Hunter était telle que je n'insistai pas. Il fit son discours et aussitôt les six sauvages rebroussèrent chemin vers la montagne.

« Il faut aller chercher Nam à présent, dit Hunter. Je l'ai laissé à dessein. Marchons vite. »

Un quart d'heure après, nous arrivâmes sans avoir échangé une parole, dans une partie de la forêt plantée de saos gigantesques. La brousse était moins épaisse. Une sorte de clarière.

— C'est là, fit-il.

Je regardai. Un éléphant femelle était étendu sur le sol. Il avait reçu quatre balles dans la tête.

pour voler, en général, (qu'y aurait-il à prendre, bon Dieu !) mais bien pour écouler sa marchandise. Je m'explique. Tous les ans, vers le mois de novembre, d'énormes trains de bambous qui se sont formés dans le Grand Lac, descendent le fleuve et arrivent à Pnom-Penh. Les bambous sont les matériaux de première nécessité pour construire une maison ; mais vous comprenez bien que s'il n'éclatait pas quelques petits incendies — comme par hasard — les marchands de bois ne feraient pas leurs affaires. Comme ce sont des malins, ils lâchent en l'air pendant la nuit des flèches enduites de résine enflammée, ou bien ils lâchent des oiseaux-pétroleurs qui vont se poser sur le toit des paillettes, et, en quelques minutes, des centaines de cases flambent de tous les côtés.

Quand les bambous arrivent à Pnom-Penh, les habitants savent bien ce qui les attend, et ils font le guet ; mais à quoi bon ? La paille séchée par le soleil prend feu comme de l'amadou. Et tout le monde connaît bien les coupables, qui restent impunis : ils sont riches.

L'assassinat est un crime assez rare au Cambodge. Pourquoi les prolétaires iraient-ils se tuer entre eux ? Ils ne possèdent rien ou presque rien. Il n'y a pas de quoi être jaloux les uns des autres au point de s'ôter la vie. S'il y a des assassins, c'est que leur bras est armé par un homme assez puissant pour se mettre au-dessus des lois.

La piraterie au contraire, est une des plaies de l'Indo-Chine ; elle se pratique dans le Grand-Fleuve et ses nombreux affluents, mais particulièrement dans le Grand-Lac. Les pirates les plus dangereux sont les Annamites et les Chinois. Ce sont des gens très audacieux, parfaitement armés qui s'approchent doucement, pendant les nuits obscures, du bateau où vous dormez d'un paisible sommeil et vous poignardent.

On n'a pas oublié à Saignon un drame de piraterie qui date de quelques années déjà ; c'était sous le commandement de l'amiral Duperré. Une chaloupe à vapeur, louée par un négociant saïgonnais, transportait vingt-mille dollars à Pnom-Penh. Quelques pirates chinois apprennent la chose et trouvent moyen de s'engager dans l'équipage. On part et on arrive de nuit par le travers de Mytho. C'est alors que les pirates commencent leur œuvre d'égoïsme et jettent tout le monde à l'eau.

Le ciel permit que, parmi les victimes, il s'en trouvât deux qui ne furent que blessées et qui purent gagner la rive du fleuve à la nage. L'inspecteur des affaires indigènes, immédiatement prévenu, télégraphia dans tous les postes de l'intérieur. Mais les Chinois avaient tout prévu. Leur massacre consommé, au lieu de continuer leur route vers Pnom-Penh, ils virèrent de bord et descendent le Mékong pour se rapprocher de la mer et attendre l'occasion de gagner la Chine.

Chemin faisant, ils rencontrent une grande jonque annamite, l'accostent, tuent l'équipage, s'y installent avec les dollars et coulent la chaloupe à vapeur. Vous comprenez si les recherches furent dépitées. Descendus à Soc-Trang, non loin de l'embouchure, ils se livrèrent, pour leur malheur, à des dépenses exagérées qui attirèrent l'attention. On les arrêta. Inutile d'ajouter qu'ils eurent la tête tranchée, malgré les menaces de soulèvement des cent mille Chinois de Cholen. C'est même sur le pont de Cholen que l'exécution eut lieu : On avait amené du canon.

ÉTYMOLOGIES

RHODE-ISLAND

Le Rhode-Island doit son nom à l'île de Rhodes, dans la baie de Narragansett, dont le sol et la salubrité lui ont mérité le nom de la plus belle île de la Méditerranée.

NEW-YORK

New-York, en l'honneur de Jacques, duc d'York, frère de Charles II, roi d'Angleterre.

NEW-JERSEY

En souvenir de l'île de Jersey, où était la famille de sir Georges Carteret, un des premiers propriétaires du New-Jersey.

H. SERVADEC.



A SEIZE ANS

A seize ans toute aurore est rose
Le jour est beau, le soir serain.
Au fond du cœur la paix repose
L'on peut sourire au lendemain.

Où, seize ans, c'est le plus bel âge
Tout alors est rêve vermeil :
On ne voit qu'un ciel sans nuage,
Que les purs rayons du soleil.

A seize ans, les vertus de l'âme
Se reflètent sur un front pur
Comme une étoile dont la flamme
Scintille sous un ciel d'azur !

ELISA.

REVUE GÉNÉRALE

Le Congrès de Washington. — M. J. G. Blaine élu président. — Admission de quatre nouveaux États dans l'Union Américaine. — Les armes à répétition découvertes en 1640.

* * * Le 2 de ce mois s'est ouvert, à Washington, le Congrès des représentants des différents pays de l'Amérique. A la première réunion, M. John B. Henderson, délégué américain, a été nommé président *pro-tem* ; plus tard, M. J. G. Blaine fut élu président.

L'assemblée eut lieu dans le département du secrétaire d'Etat. A la clôture de la séance, les délégués se rendirent à la Maison-Blanche, où ils furent présentés au Président par M. Blaine.

Le Congrès est actuellement en session. Comme rien n'a encore transpiré, nous ne pouvons rien dire sur les travaux qui ont pu se faire.

Dans ce Congrès, où toutes les nations de l'Amérique sont représentées, il est à espérer que M. Blaine, ce broillon politique qui rêve de devenir un Bismarck américain, y puisera des idées plus saines sur la politique étrangère. Connaissant mieux ses voisins, il les appréciera davantage et il ne leur souleva pas des obstacles pour des choses futiles, comme il l'a fait dans le passé.

Il est à regretter que le Canada, dont le territoire couvre une grande partie de l'Amérique, ne soit pas représenté dans ce Congrès. Il n'a pas été invité, et pour cause : c'est une colonie. Comme tel, il n'a pas sa place, malgré sa population de cinq millions, dans une assemblée où l'on voit des représentants de pays qui n'ont pas cinq cents mille habitants. Il en sera ainsi tant que les Canadiens ne seront pas assez énergiques pour faire de leur patrie un pays libre et indépendant.

* * * Quatre nouveaux États ont été ajoutés à l'Union américaine, le 2 octobre courant. Autrefois simples territoires, ils sont placés maintenant au même rang des autres États de la grande République. Ils ont nom : Dakota du Sud, Dakota du Nord, Montana et Washington.

Le même jour de leur admission au rang d'État, ils ont voté sur leur nouvelle constitution, afin de nommer leurs sénateurs et leurs représentants législatifs.

Les républicains ont été victorieux dans le Dakota du Sud, mais ils ont été battus par les démocrates dans le Montana. Le résultat dans les deux autres États est incertain.

* * * *Nil novi s-b sole!* Rien de nouveau sous le soleil. C'est bien le cas, et en voici une nouvelle preuve. On pensait que les armes à répétition étaient de découverte moderne. Pourtant, ce n'est pas le cas.

La *Revue du Cercle Militaire* a publié dans un de ses derniers numéros un document, déchiffré par un de ses rédacteurs, qui fait voir que les armes à répétition furent découvertes en 1640, et par un Allemand naturalisé Français du nom de Calthoff. Le document en question est conservé dans les archives du dépôt de la guerre. Le voici dans toute son originalité :

« LOUIS, à nos amez et féaux les gens tenant nos cours et parlements, baillifs, sénéchaux, prévosts, et nos lieutenans et autres, nos justiciars et officiers qu'il appartiendra, Salut.

« Guillaume Calthoff, armurier, natif de Solinde (Solin-gen), au pays de Bergue, en Allemagne, s'estant retiré depuis longtemps en notre royaume, à dessein de nous y servir pendant sa vie en sa profession, nous luy avons accordé nos lettres de naturalité pour y pouvoir vivre en sécurité et finir ses jours parmi nos naturels sujets ; et, nous ayant fait voir par diverses expériences qu'il s'est acquis en son art et qu'il scait plusieurs secrets dont l'effect peut apporter beaucoup d'utilité au public et à mon service, et entre autres qu'il fait d s mousquetz, arquebuses et pistoletz qui tirent jusques à huit ou dix coups d'une seule charge, sans qu'ils soyent plus pesans n'y plus longs ou moins commodes que ceux dont on a accoustumé de se servir ordinairement, en sorte que l'usage de ces armes pourroit contair divers avantages dans nos armées et dans nos places fortes, nous estimons juste ou de le payer et le... , parce que nous avons résolu de luy donner de ses... , d'empescher que ceste invention venant à estre connue, on ne puisse l'imiter et conséquemment luy ôster le fruit d'un travail de plu-

sieurs années, et qu'il semble que Dieu ayt voulu récompenser par la cognoissance d'un si excellent service, et nous ayant très humblement supplié de luy accorder nos lettres patentes nécessaires ;

« A ces causes et autres bonnes considérations à ce nous mouvants, nous avons au dit Calthoff permis, accordé et octroyé, permettons, accordons et octroyons par ces présentes signées de notre main, vouldons luy... qu'il puisse luy estre loisible de fabriquer et faire fabriquer par tout nostre royaume, pays, terres et seigneuries de nostre obéissance et par telles personnes que bon luy semblera, les pistoletz, mousquetz et arquebuses et autres armes à feu tirant plusieurs coups d'une seule charge, et de les débiter et vendre à des prix raisonnables que bon luy semblera.

« Faisons très expressément inhibitions et défenses à tous ouvriers et autres personnes de quelque qualité et condition qu'elles soyent d'en fabriquer ou faire fabriquer... ny imiter la dite... d'armes à feu tirant plusieurs coups d'une mesme charge, pendant le temps de trente ans, sans la permission par écrit du dit Calthoff, sous peine de confiscation des dites armes et de trois mil livres d'amende et au dessus pour dommages et intérêts, à la charge toutefois que le dit Calthoff ou ses associez ne pourront vendre aucune des dites armes aux estrangers ny les faire passer hors de nostre royaume sans nostre expresse permission.

« Nous mandons et enjoignons que du contenu en ces présentes vous ayez à faire jouir et user le dit Calthoff pleinement et paisiblement, sans luy faire ny permettre qu'il luy soit fait ou donné aucun trouble ny empeschement, au contraire, nous vouldons qu'aux copies d'icelles dûment collationnées par l'un de nos conseillers secrétaires, foy soit adjoutées à l'original, car tel est nostre plaisir.

« Donné à Saint-Germain-en-Laye, le XIe jour de février de l'an de grâce 1640.»

A. M. M. M.

NOS GRAVURES

M. LOUIS-AIMÉ GÉLINAS

M. Gélinas, dont nous publions aujourd'hui le portrait, est mort le 9 septembre dernier, à Beauharnois. Il était fils de M. Raphaël Gélinas et de dame Caroline Gélinas, et était né à Yamachiche, le 17 avril 1851.

Après ses études faites au collège de Montréal, il entra dans les ordres, pour se faire prêtre, mais il abandonna bientôt ses études théologiques pour entrer au bureau de MM. Trudel et Taillon, afin d'y étudier le droit. Une fois admis au barreau, il pratiqua pendant quelque temps sa profession, et en 1872 il entra à la *Minerve*.

En 1874, l'hon. M. Cauchon ayant été nommé gouverneur du Manitoba, choisit M. Gélinas comme son secrétaire privé. Mais il demeura peu de temps à Winnipeg et il revint à Montréal où il se mit d'abord à collaborer à l'*Opinion Publique*.

Pendant ce temps, il avait occupé une charge de traducteur à la Chambre des Communes, tout en rédigeant également le *Canada*.

Mais comme ce journalisme à l'eau de rose ne lui allait guère, il abandonna Ottawa en 1880 pour revenir prendre la direction politique de la *Minerve*.

C'est le temps de dire ici que le vaillant journaliste, dont nous déplorons la fin prématurée, partageait le sort de la plupart de ses confrères. Pauvre, il avait dû vivre de son travail de chaque jour ; mais telle était sa règle de conduite que, tout en faisant honneur à sa position sociale, tout en contribuant au gement à des œuvres familiales trop intimes pour être révélées au public, avait économisé quelques milliers de piastres, tout son avoir.

Il faudrait violer l'impersonnalité du journalisme tel qu'il se pratique d'habitude en notre pays, pour faire comprendre au public en général l'incessant travail de notre regretté confrère. Mais ceux là qui li-ent la *Minerve* assidûment ont dû reconnaître l'homme à sa phrase précipitée, à l'ironie mordante, peut être même à la dissertation, rappelant la casuistique des cours de théologie.

Mais c'est dans la question d'histoire que M. Gélinas réussissait le plus sûrement à commander l'admiration de ses lecteurs, sans même en excepter ses adversaires. La mémoire de Bienvenu, qu'on disait prodigieuse, et qui l'était bien aussi, ne portait que sur l'histoire contemporaine du Canada ; celle de Gélinas portait sur l'entier domaine de ses lectures, variées autant qu'approfondies.

Voilà bientôt quatre ans que M. Gélinas ressen-

tit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter, après avoir emporté son père précisément à l'âge de trente-huit ans. Il venait d'épouser Mlle Rodier, fille de notre distingué concitoyen et représentant de la division des Mille-Isle au Sénat. C'est au moment où l'avenir lui apparaissait sous les plus brillantes couleurs que la mort fit saigner pour la première fois ses poumons. A côté du spectacle navrant Dieu mit le spectacle attendrissant : celui d'une femme aimante, ange de dévouement qui, pendant quatre ans, défendit son époux contre la mort avec toutes les ressources d'un esprit des plus cultivés. Elle l'avait suivi ou plutôt conduit en Floride et dans le midi de la France avec l'espoir de le ramener à la santé. Rien n'y fit et la mort l'emporta.

Les restes mortels du regretté défunt ont été inhumés dans le cimetière de la Côte-des-Neiges.

LA BANQUE DE MONTRÉAL ET LE BUREAU DE POSTE

Nous donnons aujourd'hui une vue de la Banque de Montréal et du Bureau de Poste. Ces édifices sont très remarquables tant par leur aspect monumental que par leur exécution soignée. Ils forment deux des plus beaux monuments publics que possède notre ville.

La Banque, d'un style grec très pur, offre un portique de toute beauté avec sa colonnade gracieuse et son fronton majestueux ; elle forme un très beau vis-à-vis à l'église Notre-Dame, qu'on n'aperçoit pas sur notre gravure, du reste, et elle se trouve bien placée à côté du Bureau de Poste, puisque ce sont les administrations financières et postales qui font la richesse d'un pays.

L'hôtel des Postes, d'un style cosmopolite plus moderne, a été construit en 1876 et a coûté plus de \$400,000.

LES APPRÊTS DU COLIN-MAILLARD

« Serrez-bien, car j'y vois... ; serrez, j'y vois encore... » disait la taupe aux lapins que le bon Florian fait jouer au colin-maillard. C'est généralement ce que disent tous les enfants qui s'ébattent dans ces divertissements de leur âge, mais tous ne font pas comme la taupe qui n'obéissait qu'à un mouvement d'amour-propre ; le plus grand nombre est rusé et, quand ils disent de serrer le bandeau, c'est qu'ils espèrent bien qu'on le serre de travers et qu'ils prendront à coup sûr celui ou celle qu'ils veulent prendre.

Dans le jeu de Colin-Maillard, il y aurait à faire une étude intéressante des caractères et des prédispositions de la jeunesse.

NOTES HISTORIQUES

La REVUE CANADIENNE, en janvier 1875, devient la propriété de MM. Oscar Dunn et F.-A. Quinn.

Le Dr PICAULT donne sa démission comme vice consul de France à Montréal, en mars 1875. Son successeur fut M. C.-O. Perrault.

BANQUE VILLEMARIE, officiers pour 1875 : MM. D.-H. Papinon, président ; J.-A. Leclerc, vice-président ; P.-A. Fauteux, caissier ; Gaspard Fauteux, ass.-caissier.

L'église d'HOCHELAGA est bâtie sur un terrain donné par MM. J. L. Léveillé, G. Prévost et Victor Hudon. Les fondations furent commencées en mai 1875 ; elle se trouve bâtie en arrière de l'ancienne chapelle. Quand elle sera terminée, elle aura deux tours ; longueur, 180 pieds ; largeur, 85 pieds. La façade est sur la rue Ontario.

J.-F. SINCENNES, fondateur de la compagnie de bateau Sincennes & McNaughton, est né à Deschambault le 7 janvier 1818. Sa famille, originaire de l'Acadie, était venue, après mille péripéties, vers la fin de l'odieuse exode de 1756, s'échouer sur les bords du Saint-Laurent. Ses parents étaient pauvres, mais par ses talents il sut s'acquérir une belle fortune.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Guillaume Tessier (\$15.00), 103, rue Beaudry ; Laurent Morin, 95, rue Plessis ; Joseph Gariépy, 299, rue Dorchester ; Joseph Laurent, 238, rue Lagache-tière ; Dom'd Trudel, 214, rue St-Charles-Borromée ; Albert Gauthier, 103, rue Amherst ; Horace Belec, 27, rue Marie-Louise ; Dame Thomas Fortin, 49, rue Lusignan ; Joseph Dion, 38, rue St-Constant ; H. A. Granel, 729 rue Sanguinet ; M. Robert, 191, rue St-Christophe ; A. Lebrun, 66½ rue St-Urbain ; Michel Laforce, 174, rue Maisonneuve ; Joseph Parent, 277, rue Amherst ; F. X. St-Jean, 420, rue Drolet ; Dame C. Vaillancourt, 216½, rue Panet ; Delle Eugénie Drolet, 180, rue St-Christophe ; Delle Eva Bélanger, 273, rue Rachel ; Antoine Bussière, 204, rue Maisonneuve ; Delle Clarise Ruelle, 186, rue Beaudry ; Pierre Robillard, 59, rue Versailles ; Cléophas Chalette, 13, rue Parker ; Dame J. B. Lépine, 951, rue St-Dominique ; Honoré Bissonnette, 128, rue Amherst ; Moise Chartrand, 162½, rue Visitation ; Dame A. Gariépy, 581, rue Sanguinet ; J. Daigneau, 869, rue Mignonne ; A. E. Payette, 1467, rue Ste-Catherine.

Québec.—Delle Léola Charland (\$25.00) 260, rue St-Olivier ; Henri D. Barry, 38, rue St-Eustache ; Dame Marshall, 12, rue Tourangeau ; P. O. Pouliot, 58, rue des Fossés ; Arthur Dugal, 72, rue Richmond ; P. P. Gignère (\$3.00), 48, rue des Fossés ; Charles Simard, 30, rue des Commissaires ; G. T. Lafrance, 15, Côte du Palais ; Cléophas Lenghen, 57, rue Ste-Claire ; Philias Racine, 142, rue Ste-Marguerite, St Roch.

Lévis.—F. D. Fournier, 68, rue St-Onésime.

St-Joseph (Beauce).—Joseph Jacques

Malbaie (Charlevoix).—Delle Marie Anger.

Ottawa.—J. B. E. Bédard, Département des Travaux Publics.

Trois-Rivières.—J. N. Perreault.

Acton-Fale.—Narcisse Boulay.

Ste-Cunégonde.—Narcisse Desjardins, 709, rue St Albert ; Delle Elzila Cloutier, 125, rue Atwater.

Pointe-St-Charles.—H. Desjardins, 209, rue Centre.

Holyoke, Mass.—D. Sainte-Marie, 346, Main St.

Fall River, Mass.—Elzéar J. Héroux, 106, William St.

SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME TIRAGE

Le soixante dix septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'OCTOBRE), aura lieu SAMEDI, le 2 NOVEMBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Marbres au citron.—Faites dissoudre une demi livre de sucre pulvérisé dans du jus de citron et faites bouillir jusqu'à ce qu'il vienne en sirop. Déposez en petits tas sur une assiette et laissez durcir dans un endroit chaud.

Filet de porc.—Quand on veut servir du filet de porc en guise d'entrée, on le découpe en tranches fines, que l'on traite comme les côtelettes panées, et l'on sert sur une purée quelconque, y compris une purée d'oignons, dite à la Soubise.

Beignets aux confitures.—Étendez de la confiture entre deux morceaux de pain à chanter, dont vous collez ensuite les bords en les mouillant. Trempez-les dans une pâte à frire faite au vin blanc, dans laquelle auront été incorporés des blancs d'œufs battus en neige. Faites frire et égouttez ensuite ; placez-les sur une plaque, poudrez de sucre fin et glacez au four ou avec une pelle rouge.

Bouchées aux huîtres.—Mettez sur la table de la pâte feuilletée, de l'épaisseur d'un pouce et demi environ. Coupez-la en rond avec un verre et mettez ces ronds à distance sur une plaque mouillée. Avec un couteau, trempé dans l'eau chaude, coupez légèrement la pâte pour former le couvercle et rayez légèrement aussi la pâte coupée, dorez à l'eau et mettez au four chaud une demi-heure. En sortant du four, enlevez le couvercle, ôtez la pâte molle restée à l'intérieur et remplacez-la par un ragoût d'huîtres aux champignons, coupé en dé. Il faut deux ou trois huîtres par bouchée. Elles doivent être servies très chaudes sous une serviette.

CHOSÉS ET AUTRES

—Une amusante définition cueillie dans une chronique d'Aurélien Scholl : "Voleur : Fonctionnaire qui occupe la place que d'autres convoitent et en touche les appointements à leur détriment.

—Cette année, la Baie des Chaleurs a produit deux récoltes de patates. La première semence, mise en terre le 18 avril, fut récoltée le 26 juin. La seconde fut faite le 6 juillet, et la récolte eut lieu le 5 octobre.

—M. Fondère, explorateur chargé par le gouvernement français de découvrir les sources du Niari-Quiliou (Congo français), aurait découvert ces sources et rencontré de véritables pares à engraissement d'hommes et de femmes. On y détient, au dire de l'explorateur, des esclaves, femmes et hommes, qu'on engraisse pour les manger.

—Nouvelle application du papier annoncée par le *Petit Journal* : Les montres en papier.—On a déjà utilisé de bien des façons le papier comprimé, mais on n'avait pas encore été aussi loin. Un horloger de Dresde vient de trouver le moyen de faire une préparation spéciale. Il paraît même, cette matière étant plus facile à travailler que les métaux, qu'il est arrivé à simplifier énormément les rouages et à établir un mouvement moins susceptible de se déranger.

—Un vieux proverbe dit que la richesse ne fait pas le bonheur. Il faut croire qu'elle ne donne pas non plus la santé. Une statistique, que l'on vient d'établir d'après le relevé des décès pour l'étude de la longévité en France, montre que sur 8,240 individus des deux sexes, âgés de quatre-vingts à cent ans, au jour du décès, 418 seulement vivaient dans l'aisance, tandis que 4,000 appartenaient aux classes pauvres. Le reste, soit 3,832, occupaient une situation plus ou moins aisée.

—Jusqu'à ce jour, pour séparer le fer de ses alliages, on devait recourir à des opérations chimiques, très longues et difficiles. Or, Edison veut procéder tout autrement. Quand les minerais ont été concassés, ils tombent dans une caisse en forme de V, dont le fond possède une ouverture réglable à volonté, et au-dessous, deux puissants électro aimants sont disposés de manière à happer, au passage, les particules magnétiques. Le nouveau réparateur permet de traiter de très importantes quantités de minerais dans les meilleures conditions économiques. Ce nouveau procédé, qui n'a pas encore reçu une application industrielle, est appelé à révolutionner la métallurgie du fer.

—Nos lecteurs savent qu'un évêque du Brésil a transformé un navire en église et que cette cathédrale flottante remonte ou descend le fleuve des Amazones, s'arrêtant sur tous les points des rives du fleuve habités par des fidèles, pour leur permettre de s'approcher des sacrements. Le gouvernement moscovite, s'in pirant de cette idée, vient de faire construire un wagon-église et un wagon-école qui circuleront sur la nouvelle ligne ferrée trans-caspienne, les voitures parfaitement aménagées voyageront d'un bout de l'année à l'autre sur la voie qui sillonne les steppes turcomanes, s'arrêtant un temps plus ou moins long dans les localités dépourvues de temples et d'écoles. Le wagon-église comporte tout ce qui est nécessaire pour la célébration des offices. Le wagon-école est divisé en plusieurs compartiments : appartement pour le maître, salle d'étude, bibliothèque, etc.

—La comtesse de Brady a écrit au sujet de l'interdiction des ivrognes, les vérités qui suivent : "Être ivrogne, c'est renoncer à exercer aucun droit dans sa patrie, c'est se démettre de la puissance paternelle, abjurer le respect filial, insulter à toutes les affections que l'on peut inspirer ; c'est dégrader la plus magnifique des créations du Tout-Puissant... La démence et l'idiotisme prévalent quelquefois les ivrognes du crime et de l'échafaud... Triste et affligeant dans le jeune homme, l'ivrognerie devient hideuse dans les vieillards." Les paroles ci-dessus résument toute la position de l'ivrogne et démontrent la nécessité de protéger la société, de protéger sa famille et ses créanciers, de le protéger lui-même en l'interdisant.

